

Laure Dutirou

*LES FONCTIONS
GÉNÉTIQUE, PÉDAGOGIQUE ET DISSÉMINATRICE
DE LA TRADUCTION BIBLIQUE*



Introduction

Au cours des siècles, la traduction a eu une grande influence sur bien des civilisations. Bien plus qu'un simple passage d'un système linguistique à un autre, cette opération est parfois à l'origine de grands changements dans la culture d'arrivée, que ce soit au niveau linguistique, culturel, religieux, philosophique ou politique. L'ouvrage dont la traduction a, sans le moindre doute, fait couler le plus d'encre et de sang et qui a influencé le plus les cultures occidentales (mais également les autres cultures) est de toute évidence la Bible. Nous allons exposer ici trois des fonctions de la traduction biblique qui ont participé à l'évolution de nombreuses langues et cultures. En effet, la traduction de la Bible a permis à certaines langues d'émerger, ayant ainsi une fonction génétique. D'autre part, pour que les personnes aient accès au message des Saintes Écritures, le clergé rédigea des ouvrages didactiques, tels les catéchismes, démontrant de la sorte la fonction pédagogique de la traduction. Enfin, la fonction primordiale de la traduction de la Bible, depuis les tous débuts du christianisme, est de répandre, de « disséminer » la Bonne Nouvelle, de faire connaître et faire croire au plus de peuples possibles la « Vérité » du livre.

La traduction biblique comme genèse de langues nationales

L'alphabet, pilier de la langue écrite

Tout a commencé semble-t-il par l'invention du premier alphabet, par les Phéniciens, mille ans avant Jésus-Christ. C'est en effet l'écriture qui permit aux langues de circuler et de devenir l'outil indispensable des traducteurs de toute époque. Les traducteurs de la Bible n'ont pas été de reste dans l'invention des alphabets, citons entre autres Wulfila, évangéliste des Goths et inventeur de l'alphabet gotique, Mesrop Machtots, qui a inventé l'alphabet arménien pour pouvoir traduire la bible dans cette langue et qui est révééré comme un des pères de la langue arménienne, les deux frères macédoniens, Cyrille et Méthode, qui pour évangéliser les Slaves ont inventé l'alphabet glagolitique (Delisle et Woodsworth 1995) et enfin les missionnaires chrétiens du Nouveau Monde qui trouvèrent les moyens de mettre par écrit, que ce soit par des hiéroglyphes (l'Abbé Pierre Maillard), des alphabets syllabiques (James Evans) ou une écriture simplifiée (Silas Rand) les langues des peuples autochtones qu'ils désiraient convertir.

La genèse d'une langue nationale : le cas du finnois

Au delà du système d'écriture, la langue écrite elle-même jaillit parfois de l'esprit inventif des traducteurs. Là encore, les traducteurs de la Bible occupent une place de choix car la christianisation a souvent aidé à l'émergence d'une langue

vernaculaire écrite. Nous allons maintenant concentrer notre attention sur la genèse d'une langue peu connue, assez mystérieuse de part son unicité et qui a justement vu sa première forme écrite émerger grâce aux bons auspices d'un traducteur-religieux, le finnois. En effet, à partir de la fin du XII^e siècle, la Finlande était sous domination suédoise et sous l'influence de l'Église catholique. Ainsi, vers la fin du Moyen Âge, le latin était devenu la langue des gens cultivés et les jeunes finlandais allaient faire leurs études dans des universités européennes. Tous les livres écrits en Finlande avant la Réforme le furent donc en latin ou en suédois. Les liens avec l'Europe, et en particulier avec l'Allemagne, étant forts, de nombreux finlandais allaient en effet étudier à Leipzig, Rostock et Greifswald, la Réforme de Luther ne tarda pas à s'infiltrer en Finlande (Häkli 1999).

Comme certains de ses compatriotes, le jeune Michael Agricola (v.1510-1557) fut envoyé à Wittenberg en 1536 pour parfaire sa formation auprès de Luther et de Melanchthon. C'est peut-être à Wittenberg qu'il entreprit de traduire le Nouveau Testament, poussé par le vent de la Réforme qui voulait que chaque personne ait accès à la parole de Dieu dans sa propre langue. Il se peut également qu'il décida cela à son retour en Finlande, dans la ville de Turku, où il fut d'abord nommé recteur de l'école de la cathédrale et gravit les échelons pour arriver à la charge d'évêque en 1554, vers la fin de sa vie.



Les historiens de la langue finnoise, comme aussi ceux de la littérature, voient en Michel [*sic*]Agricola le fondateur de la langue littéraire et la littérature nationales finnoises. Dans leur esprit, ils lui attribuent un rôle comparable à celui d'un Dante ou d'un Luther (Sauvageot 1973 : 98).

En réalité, un nombre infimes de textes très courts datant de la même époque attestent de l'existence de cette expression. On retrouve également des traces de finnois dans certains documents d'archive rédigés soit en suédois soit en latin au Moyen Âge, et où certains nom propres (de personnes et de lieux) sont glosés en finnois. Les experts s'accordent sur le fait que, dès le début, les notations du finnois se sont inspirées des règles des écritures suédoise et latine de l'époque. Agricola prit part à de nombreux voyages pastoraux durant lesquels il se familiarisa avec diverses variétés dialectales du finnois. À Turku, où se retrouvaient les lettrés venant des différentes régions finlandaises, s'était sans doute développée une sorte de *koiné* qui leur permettait à tous de se comprendre

(Sauvageot 1973 : 99). Ainsi, toujours selon Sauvageot, il est fort probable qu’Agricola se soit servi de ce moyen d’expression déjà formé, « mais dont la consistance était naturellement très peu homogène et très instable ».

Dans sa préface au Nouveau Testament finnois, Agricola déclare : « ... la langue de ce pays n’a été que très peu ou presque pas du tout employée dans des livres ou utilisée par écrit avant ces temps-ci » (cité dans Sauvageot 1973 : 99). Étant donné que le public qui aurait eu accès à la lecture de cette Bible était constitué exclusivement de lettrés, qui se seraient fortement manifestés si cette affirmation avait été fautive, Sauvageot conclut que « c’est bien à Agricola que revient le mérite d’avoir donné le départ à la langue nationale de Finlande ». Ce polyglotte maîtrisait parfaitement le suédois et le latin, les deux langues officielles de la Finlande à cette époque, en plus du finnois, sa langue maternelle; il connaissait aussi le grec, qu’il avait étudié avec Melanchton et avait également des notions d’hébreu de part ses études théologiques. L’entreprise de traduction dans laquelle Agricola s’engagea était tout à fait officielle puisqu’il avait l’appui de Luther et du roi suédois Gustave Vasa. Sa mission était de traduire le Nouveau Testament d’après l’original grec mais également d’après la Vulgate, la traduction allemande de Luther et la traduction suédoise. Pour traduire le texte aussi fidèlement que possible, Agricola du faire appel à des termes nouveaux, à des mots rares ou à des expressions copiées sur l’original, et la langue qui en résulta était un peu déconcertante. Il s’en excuse d’ailleurs dans sa préface en ces mots : « Si certains mots sont parfois étranges et singuliers quand on les entend pour la première fois, avec le temps et l’exercice ils deviennent plus agréables » (cité dans Sauvageot 1973 : 100). Il utilisa pour sa traduction surtout la langue de la « Finlande Propre » (Sauvageot 1973 : 100), qu’il appelait simplement « *Suomi* » (Finlande) mais intégra aussi, au besoin, des éléments provenant des différents dialectes des sept provinces finlandaises. Le Nouveau Testament finnois fut imprimé à Stockholm en 1548 en 500 exemplaires, dont 120 sont arrivés jusqu’à nous. La majorité des illustrations provenaient de la Bible de Martin Luther. Agricola ne s’est pas contenté de traduire le Nouveau Testament et une partie de l’Ancien Testament, il composa aussi des écrits religieux tel un recueil liturgique, des psaumes et prophéties et également un abécédaire, sa première publication, dont il reste quelques fragments. Sa contribution créative la plus importante selon les experts est un recueil de prières et de textes choisis de la Bible, *Rucouskirja Bibliasta* (1544), ouvrage de 877 pages destiné en premier lieu au clergé. Grâce à ses traductions et à sa production littéraire son influence sur la langue finnoise se fait encore sentir aujourd’hui. Des 8 500 mots finnois qu’il utilisa, 4 500 s’utilisent encore de nos jours (Häkli 1999).

Au fil du temps, le clergé a utilisé la traduction biblique à plusieurs fins. La construction de certaines langues nationales eut lieu car ce qui comptait le plus aux yeux des Églises, était que la parole de Dieu soit comprise de tous. Il fallait donc s’adresser aux gens dans leur langue mais il fallait également déployer des

moyens didactiques qui leur permettraient d'avoir accès à un message qui, aussi simple soit-il dans son essence, est enseveli sous des images et un langage qui rendent son approche complexe (sans compter que toute la liturgie chez les catholiques était en latin et non en langue vulgaire). Les Églises ont donc rédigé des outils pédagogiques qui résumaient et interprétaient pour les croyants les messages des Saintes Écritures et guidaient les membres des Églises dans leur enseignement, les catéchismes.

Les catéchismes, « traductions ou interprétations pédagogiques » de la Bible

Au tout début de l'ère chrétienne, les Apôtres acceptèrent la mission d'apporter la Bonne Nouvelle aux quatre coins du monde; l'enseignement des préceptes religieux est donc depuis la pierre angulaire des Églises chrétiennes. Le mot *catéchisme* vient du grec *katecheo*, parler à l'oreille de quelqu'un et donc enseigner de bouche à oreille, instruire (Lucker 1966 : 8). Chez les premiers auteurs chrétiens, le mot *catéchèse* devint le terme technique pour désigner l'enseignement de l'Église. L'enseignant est le *catéchiste* et l'apprenant est le *catéchumène* (*ibid* : 9).

L'enseignement religieux au début de l'ère chrétienne

Durant les deux premiers siècles du christianisme, l'enseignement religieux se faisait oralement. La première théorie de la pédagogie pour les éducateurs chrétiens fut rédigée par Clément d'Alexandrie, vers 190, sous le titre *Paidagogos* (Christ l'Éducateur) (*ibid* : 47). Il est intéressant de voir que pour Clément, il faut enseigner la Parole aux enfants, mais que tous les hommes sont « enfants de Dieu ». Il fait remarquer que le mot éducation (*paidagogia*) et culture (*paidea*), en grec, dérivent du mot désignant l'enfant (*pais*) (*ibid* : 49). Les Pères de l'Église, et en particulier saint Augustin, consacèrent une grande partie de leurs ministères à élaborer une théorie de la pédagogie de la religion. Le catéchisme de Saint Augustin, *De Catechizandis Rudibus* servit de base à nombre de catéchismes qui suivirent dans l'histoire. Un exégète l'a appelé « *the handbook of the Christian teacher and charter of religions and catechetical instruction through the centuries to the present* » (cité dans Lucker 1966 : 71). Toute l'œuvre de saint Augustin a bien entendu été abondamment traduite. Mais l'instruction religieuse resta toutefois surtout orale jusqu'à la Réforme, à l'exception de certains manuels pour le clergé comme celui qu'avait fait rédiger Charlemagne, *Disputatio Puerorum per Interrogationes et Responsiones*, dans un format très similaire aux catéchismes plus près de nous (questions / réponses) (*ibid* : 89). Mais c'est pendant la Réforme que s'est vraiment développé le concept du catéchisme écrit.

La Réforme et un style nouveau de catéchisme



En effet, la doctrine de Luther était basée sur l'enseignement des préceptes de la Bible à tous les hommes. Pour cela, il voulait qu'ils aient accès aux Saintes Écritures dans leur propre langue mais il pensa également qu'un livre qui résumerait les enseignements et que même les enfants pourraient utiliser aiderait ses doctrines à être diffusées. L'imprimerie, nouvellement inventée, lui fut d'une grande aide car il pouvait ainsi imprimer à peu de frais un grand nombre d'exemplaires de livres de petit format, faciles à distribuer. En 1568, au moins dix mille copies du *Petit Catéchisme* avaient été distribuées. C'est cet ouvrage qui sera traduit et répandu en France. Le *Petit Catéchisme* avait été rédigé sous forme de dialogue, question – réponse cependant le traducteur jugea bon de le rendre en français par de « instructions suivies » « *comme s'il avait jugé préférable de se plier aux exigences d'un genre catéchétique plus familier aux Français* » (Dhotel 1967 : 21). Le traducteur serait François Lambert d'Avignon et grâce à cette traduction, les idées nouvelles venues d'Allemagne entrèrent en France avant qu'un catéchisme français ne soit écrit. Le premier catéchisme de Calvin, même si l'influence de Luther est importante, est également rédigé sous forme suivie. Son *Formulaire*, ouvrage plus tardif, fut le premier catéchisme dialogué à être rédigé en français et son influence fut telle que même ses adversaires catholiques s'en inspirèrent en grande partie. Ce qui est intéressant du point de vue de la traduction, c'est que Calvin composa certains de ses ouvrages tout d'abord en latin puis les traduisit ensuite en français.

La réponse catholique

Du côté catholique, la traduction des catéchismes sous forme de livre tarda plus à s'imposer mais les traductions d'ouvrages pédagogiques en français étaient utilisées le dimanche pour instruire les fidèles : « *les curés expliqueront au peuple, le dimanche, les commandements de Dieu et de l'Église, l'évangile et quelque chose de l'épître du jour, ou feront une instruction sur les vices et les vertus, ou liront la traduction en français du Livre tripartite de Gerson* » (cité dans Dhotel 1967 : 29). En effet, l'Église catholique avait besoin de manuels car certains curés n'étaient pas capables d'articuler de manière compréhensible les préceptes de l'Église et les fidèles avaient besoin d'explications en français car le latin s'était perdu de la mémoire collective. L'ouvrage de Gerson cité précédemment, rédigé en latin, fut l'un des premiers ouvrages imprimés et traduits en français et il allait devenir le manuel des curés. C'est parce qu'un tel ouvrage, recueillant tous les enseignements nécessaires aux mortels, existait que les catholiques se laissèrent dépasser par les Réformés qui allaient beaucoup plus loin dans leur approche en

donnant le savoir sous forme écrite aux fidèles eux-mêmes. Lorsque les Catholiques acceptèrent de lutter contre les idées nouvelles avec les moyens modernes, c'est-à-dire l'imprimerie, ils rédigèrent le *Catéchisme romain* qui s'adressait également aux prêtres. Le canon 7 du Concile de Trente (1545-1563), qui symbolise la Contre-Réforme catholique, enjoint les évêques de faire traduire ce catéchisme en langues vulgaires et de le faire expliquer au peuple par tous les curés.

Enseigner pour convertir et conquérir

Si l'on s'éloigne un moment de l'Europe pour se diriger vers les contrées fraîchement « découvertes » à cette époque, et en particulier le Canada, on se rend compte que des efforts pédagogiques importants avaient été déployés pour faire comprendre la Parole. On peut ainsi citer la traduction de catéchismes en huron par le Père Jean de Brébeuf ou celle en montagnais du Père Jean Baptiste de la Brosse. Ce dernier fit imprimer 2000 exemplaires d'un catéchisme et livre de prières à Québec en 1767, il s'agit en fait du premier livre en langue autochtone publié au Canada. L'Abbé Maillard traduisit également des catéchismes et livres de prière, il utilisa pour sa part une écriture hiéroglyphique pour que les Micmacs aient plus facilement accès aux écrits religieux (Gallant 1990). Il s'agissait sans doute dans son esprit d'une méthode didactique, mais il nous est aujourd'hui permis de douter, entre cette « *cette perception infériorisante et puérile de l'autochtone* » (Brisset 1999) et la pédagogie, il y a une différence. Dans le même ordre d'idée, il ne faut pas oublier les traductions extralinguales, comme le catéchisme pictural du Père Lacombe qu'il utilisa avec les Cris¹.

Cette incartade vers les pays colonisés nous ramène à la mission des Apôtres, que nous avons déjà évoqué, celle de répandre la Bonne Nouvelle : « *Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et moi, je suis avec vous pour toujours, jusqu'à la fin du monde* » (Matthieu 28, 19-20, trad. Bible de Jérusalem). L'Église a souvent pris très au sérieux ce message de Jésus et a suivi la consigne avec un zèle très appliqué. « *Le message central de l'Église consistait à présenter Jésus comme le Messie non seulement des Juifs, mais de tous les peuples de la terre* » (Delisle et Woodsworth 1995 : 170). Pour annoncer la Nouvelle, et donc convertir les peuples, certains des Apôtres ont mis par écrit leur expérience avec Jésus. Ce Nouveau Testament combiné avec l'Ancien, et leurs traductions successives au cours de l'histoire, sont alors devenus des outils de dissémination de la doctrine chrétienne.

¹ <http://www.prbm.com/interest/amerind1.htm>

Les traductions bibliques comme outil de prosélytisme

Les premiers explorateurs, Colomb, Cartier et les autres avaient tous pour mission de ramener des richesses aux souverains qui les envoyaient mais également de convertir les habitants des contrées découvertes, on pourrait dire après Jean Comby qu'à cette époque les motivations de la conquête étaient l'or, le poivre et les âmes! (Comby 1992 : 88).

L'approche catholique

Au tout début des colonisations, les ecclésiastiques utilisaient des interprètes, autochtones à qui les circonstances de la vie avaient enseigné la langue des envahisseurs. Mais ce système n'était pas toujours idéal et les ecclésiastiques embarqués dans l'entreprise de colonisation et de christianisation devaient donc apprendre les langues des peuples qu'ils rencontraient, par immersion et avec l'aide de métis bilingues et élaborer de longues listes de vocabulaire (Gallant 1990 : 99). Ensuite, les prêtres catholiques traduisaient les prières les plus utiles dans la langue du peuple de leur mission, tout d'abord à l'oral puis par écrit. Un très bel exemple de cela est le *Livre de prière* de l'Abbé Maillard. Pour ce qui est du livre de prière et catéchisme du Père de la Brosse, il est à remarquer que les experts commentent que celui-ci démontrait une adaptation à la mentalité montagnaise (Comby 1992 : 137), prouvant ainsi que l'«équivalence dynamique» que nous verrons dans un instant n'était pas l'apanage des traductions protestantes. Les Catholiques se cantonnèrent donc à traduire des livres de divulgation des pratiques et enseignements religieux mais ne traduisirent pas la Bible dans sa totalité. Il faudra attendre les missions protestantes pour que cela se fasse.

L'approche protestante

En effet, comme nous l'avons déjà mentionné, pour les Réformés, les Écritures sont l'autorité suprême et chaque homme devrait pouvoir y avoir accès dans sa propre langue. Les missionnaires protestants croient qu'il y a dans les textes-même une force de persuasion. Chaque homme doit pouvoir en faire sa propre interprétation et le pasteur n'a alors qu'un rôle de guide. Pour traduire la Bible, des missionnaires comme Silas Rand, également en mission chez les Micmacs, qui connaissaient à la fois les langues bibliques (surtout grec et hébreux) et les langues d'arrivées (micmac et malécite dans son cas) pouvaient utiliser ce que Eugene Nida appelle, dans *Principle of Translation as Exemplified by Bible Translating*, un schéma de la communication bilingue. Cependant, dans de nombreux cas, les missionnaires ne connaissant pas les langues bibliques, ils devaient utiliser une troisième langue pour servir de relais entre la culture biblique et la culture de réception. Cette troisième langue, dans les cas qui nous intéressent était le plus

souvent l'anglais. Il semblerait également que, au risque de faire une disparate, les missionnaires protestants de l'époque coloniale utilisaient avant l'heure la notion que Nida a nommé « l'équivalence dynamique » ou équivalence dans la différence, c'est-à-dire que la priorité était donnée au message et que donc, la forme pouvait être adaptée tant que le récepteur, dans sa culture, recevait le même message que les récepteurs du texte original (les premiers chrétiens).

Les traductions de Rand de tout le Nouveau Testament (ici la traduction de l'Évangile selon Saint Matthieu) semblent tout à fait répondre à cette théorie. Cependant, il est important d'ajouter que la mission de « décatholisation » de Rand ne rencontra pas de succès mais que le pasteur s'intéressait à la culture du peuple micmac, et qu'il fit beaucoup pour cette culture en traduisant des *Légendes micmaques* qui sont ainsi arrivées jusqu'à nous.



Il semblerait donc que les Protestants aient adopté assez tôt une approche de « contextualisation », que les Catholiques ont beaucoup plus tard (années 1970) appelé l'inculturation (Comby 1992 : 295-296). Selon le Père Arrupe, supérieur général des jésuites :

« L'inculturation est l'incarnation de la vie et du message chrétiens dans une aire culturelle concrète, en sorte que non seulement cette expérience s'exprime avec les éléments propres de la culture en question (ce ne serait alors qu'une adaptation superficielle), mais encore que cette même expérience se transforme en un principe d'inspiration, à la fois norme et force d'unification, qui transforme et recrée cette culture, étant ainsi à l'origine d'une nouvelle création »².

Malgré la nouveauté de l'appellation de ce concept d'inculturation, terme emprunté à la sociologie et l'anthropologie, certains missionnaires essayaient de l'utiliser dans la pratique depuis des siècles, comprenant que leur religion serait mieux acceptée si la langue et les coutumes du pays qui ne s'opposaient pas à l'Évangile étaient respectées et même intégrées dans la liturgie et jusqu'à un certain point, dans le cas de certaines Églises protestantes, dans les traductions des Écritures. Parler d'inculturation, signifiait que la foi chrétienne se plaçait au-dessus de la culture chrétienne et de la culture européenne.

² Père Arrupe, *Lettre sur l'inculturation*, 14 mai 1978 concluant la 32^e congrégation générale de la Compagnie de Jésus, cité dans Comby, 1992 : 297.

Une caractéristique de l'utilisation des Évangiles et de leurs traductions durant les quatre siècles derniers a été la bataille que se sont livrées les différentes confessions chrétiennes pour « sauver des âmes ». Cela est merveilleusement illustré au Canada dans les provinces Maritimes, où les missionnaires catholiques avaient réussi à convertir toute la population micmaque. Des missionnaires protestants se firent un devoir d'établir une mission protestante dans cette même région deux siècles plus tard pour essayer de libérer les autochtones « des superstitions du papisme » (Gallant 1990). Cette concurrence continue aujourd'hui, surtout en Amérique latine et en Afrique.

Conclusions

Il faut être très prudent au moment d'essayer de catégoriser les fonctions de la traduction car comme nous avons pu le voir brièvement dans certains de ces exemples, de nombreuses fonctions, et en particulier les trois que nous avons choisi d'exposer sont intimement liées les unes aux autres. En effet, s'agissant de la traduction biblique, il est très difficile de séparer la fonction pédagogique de la fonction disséminatrice. Parfois les missionnaires baptisaient à tour de bras et ensuite seulement enseignaient les préceptes de la Bible, cela s'est passé par exemple en Inde, en Malabar, au début de la mission de François Xavier (Comby 1992 : 142), ou bien, et cela était heureusement plus courant, enseignaient tout d'abord les rudiments de la philosophie chrétienne, à l'aide de catéchismes traduits dans les langues du pays et ensuite baptisaient. Dans de nombreux cas, les missionnaires étaient les premiers à mettre par écrit les langues des « pays de mission » (ce que Eugene Nida nomme d'une manière très peu « politiquement correcte », *primitive languages*), ce qui est le cas au Canada pour les langues autochtones et inventaient alors de nouvelles façons d'écrire, comme Evans ou Maillard ou alors utilisaient l'alphabet latin comme Rand. C'est donc eux qui ont codifié les règles d'écritures et la grammaire de ces langues, d'ailleurs pour ce qui est du micmac, la transcription phonétique de Rand est toujours utilisée. Malgré la distance temporelle, l'action d'Agricola pour la langue finnoise se rapproche beaucoup de l'action des missionnaires au Canada car la Finlande était à cette époque en majorité catholique, donc l'action sur la genèse de la langue était également une action de dissémination des idées nouvelles.

Nous aurions pu donner de nombreux autres exemples venant des quatre coins de la terre car ce dont on se rend compte c'est que l'action de la traduction biblique est ressentie sur tous les continents. « *Traduite, intégralement ou partiellement, en plus de deux mille langues, la Bible est le livre le plus répandu au monde* » (Delisle et Woodsworth 1995 : 170). Du point de vue de l'histoire de la traduction son importance est donc immense.

Bibliographie

- BRISSET, Annie (1999), « Malaise dans la traduction : pour une éthique de la réciprocité », *Texte: revue de critique et de théorie littéraire*, Toronto: Les Éditions Trintexte
- COMBY, Jean (1992), *Deux mille ans d'évangélisation. Histoire de l'expansion chrétienne*, Paris : Desclée et Bégédis.
- DELISLE, Jean et Gilbert LAFOND (2000), *Histoire de la traduction* [cd-rom pour PC]; Gatineau (Québec), 1 disque au laser d'ordinateur; logiciel Didak; son, coul., 12 cm; édition restreinte aux seules fins d'enseignement par Jean Delisle, professeur titulaire, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.
- DELISLE, Jean et Judy WOODSWORTH (1995), *Les traducteurs dans l'histoire*, Ottawa : Les presses de l'Université d'Ottawa et Éditions UNESCO.
- DHOTEL, Jean-Claude (1967), *Les origines du catéchisme moderne d'après les premiers manuels imprimés en France*, Paris : Aubier, Éditions Montaigne.
- FINGARD, Judith (1982), « RAND, SILAS TERTIUS », *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec et Toronto : Les presses de l'Université Laval et University of Toronto Press, vol. XI : 800-802.
- GALLANT, Christel (1990), « L'influence des religions catholique et protestante sur la traduction des textes sacrés à l'intention des Micmacs dans les provinces Maritimes : du livre de prières de l'Abbé Maillard (1710-1762) à la traduction des Évangiles par Silas Tertius Rand (1810-1889) » dans *TTR* vol. 3, no.2 : 97-109.
- HÄKLI, Esko (1999), « The Birth of Finnish Literature », *Virtual Finland* : <http://virtual.finland.fi/finfo/english/kirjaeng.html>³
- LUCKER, Raymond A. (1966), *The Aims of Religious Education in the Early Church and in the American Catechetical Movement*, Rome : Catholic Book Agency – Officium Libri Catholici.

³ Nous citons cet essai, rédigé par le directeur de la Bibliothèque de l'Université d'Helsinki et publié en ligne, sous le nom de son auteur et non de l'appellation du site car son nom apparaît et le document se présente sous forme de dissertation.

NIDA, Eugene A. (1991), «Theories of Translation », *TTR, Revue de l'Association canadienne de traductologie*, vol.4, no.1 (19-32).

SAUVAGEOT, Aurélien (1973), « Troisième partie : La langue de la mission luthérienne », *L'élaboration de la langue finnoise*, Collection linguistique, Société de linguistique de Paris, Paris, Librairie C. Klincksieck, p.95-103.

Travail présenté comme exigence du cours d'Histoire de la traduction (TRA 5901) donné par le P^r Jean Delisle, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa, hiver 2001.